

## Bulletin d'histoire politique

Sébastien Mussi, *Dans la classe. Essai sur l'enseignement à l'heure de la réforme*, Montréal, Liber, 2012. 151 pages

Diane Plourde



Volume 21, numéro 3, printemps-été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1015337ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1015337ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique  
VLB éditeur

### ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Plourde, D. (2013). Compte rendu de [Sébastien Mussi, *Dans la classe. Essai sur l'enseignement à l'heure de la réforme*, Montréal, Liber, 2012. 151 pages]. *Bulletin d'histoire politique*, 21(3), 221–223. <https://doi.org/10.7202/1015337ar>

Sébastien Mussi, *Dans la classe. Essai sur l'enseignement à l'heure de la réforme*, Montréal, Liber, 2012. 151 pages.

DIANE PLOURDE  
*Professeure d'histoire au secondaire*

Dès l'implantation de la réforme au début des années 2000, des voix discordantes se sont élevées pour dénoncer l'orientation résolument utilitariste que prenait l'enseignement au Québec et ses effets néfastes sur les programmes, notamment les programmes d'histoire au secondaire. D'ailleurs, le lien entre les changements économiques et cette réforme a été maintes fois évoqué. Sébastien Mussi, professeur de philosophie au collège Maisonneuve de Montréal, replace le renouveau pédagogique dans un contexte plus large et en analyse les conséquences à la fois sur l'institution scolaire elle-même et sur le rôle du professeur comme agent de transmission des connaissances.

D'entrée de jeu, l'auteur fait le point sur le contexte socioéconomique qui a engendré la réforme. Il constate que deux éléments caractérisent le marché du travail : le besoin d'un grand nombre de travailleurs non spécialisés et la polarisation du marché de l'emploi. En d'autres mots, l'économie a besoin d'un petit nombre de personnes hautement spécialisées et de beaucoup de travailleurs non spécialisés. Issue de la culture d'entreprise, cette réforme vise donc à rendre adaptables et flexibles les employés en leur faisant acquérir des compétences bien définies, des compétences dites transversales. Ces compétences, déterminées entre autre par l'OCDE, sont par exemple la capacité de communiquer dans sa langue maternelle et dans une langue étrangère ou encore « l'alphabétisation numérique » (p. 17). L'école, comme véhicule de transmission, se met dès lors au service de l'entreprise. Elle porte désormais le fardeau de la formation des travailleurs et c'est le contribuable qui en assume les coûts. Dans cette perspective, la réforme, portée par l'approche par compétences, est une réponse à un problème socioéconomique et n'a rien à voir avec la pédagogie (p. 18).

Le choix du socioconstructivisme et de ses outils de transmission, l'approche par compétences et l'approche programme, ne serait donc pas innocent. Basé sur une vision très pragmatique de l'enseignement, le socioconstructivisme met en relief le relativisme des savoirs. Il en ressort que l'élève n'apprend rien de particulier, il se forge sa propre image du réel. Cette image étant nécessairement juste, ce qui est soutenu par le professeur n'a pas plus de valeur que la vision de l'élève. Mussi fait le terrible constat que, dans cette perspective, le professeur n'a plus rien à offrir et que son rôle se limite à un rôle d'animation. Au final, la transmission de connaissances devient secondaire. On demande à l'enseignant de veiller à ce que l'élève se forge « UNE » image du monde, celle qui lui permettra de s'intégrer et de « tenir un rôle efficace dans la société » (p. 21). Son image du monde, l'élève en est d'ailleurs responsable. Il doit seul juger de la validité de ce qu'il a construit. Personne ne peut le guider dans sa démarche puisque le savoir construit selon le socioconstructivisme ne se transmet pas (p. 23).

Or en faisant en sorte que l'élève construise sa propre image du réel, on lui impose un regard très limité sur le présent et limité au présent. On lui offre des programmes dont les « profils de sorties » sont établis par les représentants des milieux économiques et déterminés en fonction de la réalité du marché. Les programmes scolaires sont donc fortement influencés par la vision du monde de ceux qui les ont élaborés, les représentants des milieux socioéconomiques. Puisque l'école est le principal mode de transmission d'une civilisation, on a ainsi amorcé le virage de l'éducation vers la formation.

Le monde de l'économie n'a pas seulement investi les programmes et leur contenu, mais également la structure organisationnelle de l'institution scolaire. Mussi fait remarquer que les institutions collégiales sont gérées comme des entreprises soumises à l'économie de marché et dont l'un des objectifs est la réalisation de profits. Selon lui, l'institution scolaire est en pleine mutation, ce qui a nécessairement des effets sur les contenus d'enseignement et le rôle de l'enseignant.

L'auteur amorce ensuite sa réflexion sur la question à l'origine de son essai : qu'est-ce qu'enseigner ? Dans son introduction, Mussi se demande : En quoi consiste cette prise de parole ? Peut-elle être autre chose que la reproduction des objectifs socioéconomiques dont l'institution est porteuse... » (p. 11). Il aborde la question en identifiant le professeur comme sujet de transmission car enseigner c'est transmettre, c'est faire le récit de ce que nous avons reçu. Mussi insiste sur le fait que c'est tout le rapport à la connaissance qui se trouve affecté par cette orientation de l'éducation. Le monde n'existe pas seulement au présent. Il existait déjà avant notre naissance. C'est ce monde, ce monde qui nous préexiste, qui fait non seulement ce que nous sommes mais qui doit être transmis. Il reprend le point

de vue d'Hannah Arendt qui invoque le monde « tel qu'il est » c'est-à-dire « le monde tel qu'il précède et accueille ceux qui naissent et tel qu'il se poursuit une fois que nous mourrons... » (p. 67). Il ne peut donc se réduire au seul présent.

L'auteur aborde également l'impact de cette réforme sur la formation des maîtres. Selon lui, pour être en mesure de transmettre adéquatement des connaissances, le professeur doit maîtriser la discipline qu'il enseigne. Toutefois, il semble que cette maîtrise soit menacée par l'orientation prise par la formation des maîtres, une formation non spécialisée, où le savoir n'a plus vraiment d'importance. Ce qui compte, c'est de former des professeurs capables de s'adapter et de faire preuve de souplesse. Puisque l'école doit s'adapter aux rapides changements socioéconomiques, le maître est tenu lui aussi de s'ajuster à ces changements (p. 90).

Et l'enseignement de la philosophie dans tout ça ? Il doit, selon l'auteur, pouvoir être dispensé avec le plus de liberté possible, pour qu'il puisse continuer à transmettre un minimum d'esprit critique. C'est la raison pour laquelle les professeurs doivent se questionner sur leur pratique. Sont-ils prêts à enseigner n'importe quoi, n'importe comment ?

L'essai de Mussi, bien que parfois répétitif, a le mérite de réaliser un portrait global des effets pervers de la réforme, non seulement sur les programmes, mais aussi sur l'évolution de l'institution scolaire et sur l'acte d'enseigner. Cependant, l'aspect le plus intéressant de cet essai demeure, de notre point de vue de professeur d'histoire, le constat que fait l'auteur de ce qui est véhiculé par les programmes : la représentation d'un monde quasi expurgé de son passé.